

Revue internationale Animation, territoires et pratiques socioculturelles
International Journal of Sociocultural community development and practices
Revista internacional Animación, territorios y prácticas socioculturales



Cri et chuchotement : petite musique psychiatrique

Gabriel Bender

Numéro 14, 2018

Enjeux territoriaux de l'animation
Territorial issues of sociocultural community development
Puestas territoriales de la animación

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1099787ar>
DOI : <https://doi.org/10.55765/atps.i14.104>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département de communication sociale et publique, Université du Québec à Montréal

ISSN

1923-8541 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Bender, G. (2018). Cri et chuchotement : petite musique psychiatrique. *Revue internationale Animation, territoires et pratiques socioculturelles / International Journal of Sociocultural community development and practices / Revista internacional Animación, territorios y prácticas socioculturales*, (14), 65–74.
<https://doi.org/10.55765/atps.i14.104>

Résumé de l'article

L'histoire de l'hôpital, la philosophie des soins et la relation à la ville peuvent se raconter par les sons produits. Malévoz est une clinique privée voulue par un ex-directeur d'hôpital public idéaliste. Il ne doit ressembler ni à une caserne, ni à un couvent. Au fil du temps, une autre voie est empruntée pour réenchanter le site et rétablir les connexions. L'objectif est de faire de ce village fantôme un quartier vivant de la ville de Monthey. Afin d'amener un surplus d'âme, un appel a été lancé à des artistes de divers origines et de diverses disciplines voulant y séjourner et s'y ressourcer. C'est ainsi que Malévoz est devenu pour l'art en construction un asile hospitalier et que les espaces abandonnés sont de nouveaux occupés et vivants.

© Gabriel Bender, 2018



Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>



Cri et chuchotement : petite musique psychiatrique

Gabriel Bender

Chef du service socioculturel, Hôpital psychiatrique de Malévoz (Valais, Suisse)
gabriel.bender@hopitalvs.ch

L'histoire de l'hôpital, la philosophie des soins et la relation à la ville peuvent se raconter par les sons produits. Malévoz est une clinique privée voulue par un ex-directeur d'hôpital public idéaliste. Il ne doit ressembler ni à une caserne, ni à un couvent. Au fil du temps, une autre voie est empruntée pour réenchâter le site et rétablir les connexions. L'objectif est de faire de ce village fantôme un quartier vivant de la ville de Monthey. Afin d'amener un surplus d'âme, un appel a été lancé à des artistes de divers origines et de diverses disciplines voulant y séjourner et s'y ressourcer. C'est ainsi que Malévoz est devenu pour l'art en construction un asile hospitalier et que les espaces abandonnés sont de nouveaux occupés et vivants.

Mots-clés : Hôpital psychiatrique, arts, réenchâtement

The history of the hospital, the philosophy of the care and the relation to the city can be told by the sounds produced. Malévoz is a private hospital wanted by an idealistic ex-director of public hospital. It should neither look like barracks, nor convent. Over the time, another way is borrowed to reenchâter the site and restore the connections. The objective is to make of this ghost village a living district on the city of Monthey. To bring a surplus of soul, a call was launched to artists of miscellaneous origins and diverse disciplines wanting to stay there and to get fresh ideas. This is the way Malévoz became for the art under construction a hospitable asylum and the abandoned spaces busy and alive again.

Keywords: Psychiatric hospital, arts, reenchâtement

La historia del hospital, la filosofía de los cuidados y la relación en la ciudad pueden contarse por los sonidos producidos. Malévoz es una clínica privada querida por un exdirector de hospital público idealista. No debe parecerse a cuartel, ni a un convento. En el curso del tiempo, otra vía es pedida prestado para reenchâter el sitio y restablecer las conexiones. El objetivo es hacer este pueblo fantasma un barrio animado de la ciudad de Monthey. Con el fin de traer una demasía de alma, una llamada ha sido dada a conocer a artistas de miscelánea orígenes y disciplinas diversas que quieren permanecer allí y recargarse allí. Así es como Malévoz se hizo para el arte en construcción un asilo hospitalario y sea los espacios abandonados de nuevos están ocupados y vivos.

Palabras clave: Hospital psiquiátrico, artes, reenchâtement

Introduction

Pourquoi avoir choisi ce titre : « cri et chuchotement, petite musique psychiatrique », sachant que je ne suis expert ni de musique, ni de psychiatrie ? Tout d'abord, parce que le cri symbolise l'angoisse, il manifeste l'effroi. Lorsqu'il éclate dans un espace public, le cri est une intrusion de la singularité, le sentiment intérieur explose sur la place. Le cri précède donc le langage. Dans son urgence et sa radicalité, il signale quelque chose d'anormal et suscite une réaction qui est souvent, elle aussi, emplie d'effroi. En vous disant cela, j'ai en tête l'image du cri de Munch. Un cri silencieux qui enflamme la toile et déchire le cœur et le tympan de celui qui regarde.

Chuchotement ensuite parce que, avec ses variantes, le silence, le secret, l'indicible, a également à voir avec le cri. Cris et chuchotements sont deux visages de la souffrance que la parole libère. S'il y a une gradation du silence au cri, elle irait du blanc au noir : le silence contiendrait toutes les paroles, le cri n'en contient aucune. Le chuchotement, c'est aussi le silence, parfois étourdissant qui entoure la psychiatrie.

Prenons l'exemple de cet hôpital, près de deux milles personnes différentes sont hospitalisées chaque année pour le Valais Romand qui compte un peu plus de deux cent milles habitants. En dix ans, plus de dix milles personnes différentes ont franchi le seuil de l'institution pour y recevoir des soins. Si vous faites un bref calcul, vous vous rendez compte que la psychiatrie concerne toutes les familles de ce canton, sans aucune exception. Chacun a au moins un proche qui a souffert de trouble psychique ou d'angoisses existentielles et qui est venu chercher du réconfort ici. Mais, la psychiatrie est tellement liée à la folie qu'elle reste taboue, personne n'en parle. Ce secret, lorsqu'il se transmet, se dit en chuchotant.

Bienvenue à Malévoz : welcome

Machine sonore

Chaque construction est une machine sonore particulière, les parquets craquent ou crissent, l'ascenseur ronfle et siffle, la cage d'escalier résonne des rires des enfants, des pas au fond d'un couloir, une clé dans une serrure, un néon qui chuinte, des moquettes et des rideaux qui étouffent les sons et appellent le silence. Une maison n'est pas seulement une machine à habiter mais également un instrument de musique singulier, en interaction étroite avec son environnement. Quelle est donc la musique de l'institution qui vous accueille aujourd'hui ? En quoi est-elle originale et que dit-elle de l'histoire du lieu ? Nous pouvons poser la question autrement : l'histoire de l'hôpital, la philosophie des soins, la relation à la ville peut-elle se raconter par les sons qu'elle produit ou qui ont été produits ? J'en suis convaincu. Démonstration. L'hôpital psychiatrique de Malévoz a une histoire originale dans un contexte particulier. Prosaïquement, il est une musique singulière sur une trame sonore unique. C'est une institution tardive par rapport à l'histoire de la psychiatrie, elle ouvre les portes après 1900. Pour situer cet événement dans le temps et le lieu, 1900 est également la date de l'arrivée du train à Monthey. En 1906, débute la construction de la ligne de montagne Monthey-Champéry, qui ampute le site d'un quart du domaine environ et tracera une frontière difficilement franchissable. Il n'est pas exagéré de soutenir que depuis un siècle, les grincements réguliers des trains à crémaillère qui grimpent ou descendent la pente font partie intégrante de l'environnement sonore du lieu. L'hôpital participe de la conquête de la montagne, mais est isolé de la forêt voisine. Cet isolement auditif a été doublé depuis une dizaine d'années par une route à

grand trafic. Ces deux voies de communication créent une véritable barrière sonore qui ampute le site des sons de la forêt.

Le doigt sur la bouche

Le Valais des années 1900-1914 a la fièvre hôtelière et ferroviaire. Des hôtels se construisent partout, les trains chargés de touristes partent à la conquête des fonds de vallées et du sommet des montagnes. Le développement du chemin de fer favorise également la révolution industrielle qui a pris dans les alpes la forme d'usines et d'hôtels. Monthey est à ce niveau exemplaire : petit train et grandes usines sont ici contemporains. On disait d'ailleurs à l'âge des balbutiements du tourisme de masse qu'il était l'industrie des étrangers.

C'est pour lutter contre l'enlaidissement du pays apporté par cette double innovation que Marguerite Burnat-Provins, artiste française domiciliée durant quelques années à Savièse en Valais, crée la Ligue pour la beauté, devenue par la suite Pro Patria, institution centenaire qui protège les paysages suisses des hôtels et du chemin de fer. Le projet de faire monter un funiculaire jusqu'à l'épaule du Cervin, puis de pénétrer la montagne par un tunnel pour aboutir à un ascenseur qui aurait propulsé les touristes au sommet, à 4478 mètres d'altitude, est le projet de trop. Une idée un peu folle qui ne se réalisa pas et contre laquelle s'est battue une artiste française qui a été soignée en hôpital psychiatrique et dont les œuvres se trouvent dispersées dans les musées des beaux arts pour la première partie de sa production et au Musée de l'art brut pour la seconde. Permettez-moi de poursuivre la digression pour vous dire que nous avons exposé ici, un seul jour, une seule pièce de cette artiste : « Autoportrait avec doigt sur la bouche ». Doigt qui retient la parole et laisse envisager mille mots. Tableau qui interroge, sur des notes dominantes de rouge, les nuances non pas du gris mais du silence, tantôt en creux, tantôt en bosse, brûlant lorsqu'il retient une parole qui se cherche, froid, glacial, souvent plus rigide que la mort et plus tranchant que la lame d'un glaive.

Repond fait le pont

Revenons à cette histoire particulière d'un hôpital tardif né dans la fièvre des années 1900. Le Fondateur de l'institution, le Docteur Paul Repond, est un médecin en rupture ou en conflit avec l'hôpital psychiatrique de Marsens dans le Canton de Fribourg, dont il assumait la direction. Malévoz est la clinique privée voulue par un ex-directeur d'un hôpital public. Il se veut autre chose. Il ne doit ressembler ni à une caserne, ni à un couvent, comme c'est trop souvent le cas, explique le Docteur Repond à l'architecte qu'il mandate. L'institution ne sera pas Asile psychiatrique, mais Maison de santé. C'est une clinique privée qui doit attirer la clientèle fortunée. Il va faire construire un pavillon de première classe, un pavillon pour hommes et un pavillon pour femmes dans un espace de verdure confié à un architecte paysagiste qui a également signé le parc de la Planta de Sion.

Le bâtiment du Muguex reflète bien les intentions du propriétaire puisqu'il revêt les atours et les habits de l'hôtel particulier. Ce geste rappelle qu'hôtel et l'hôpital dérivent de l'hospice, mêmes origines, mêmes propositions architecturales. Les pièces lumineuses, spacieuses, équipées de meubles de style sont particulièrement confortables pour l'époque. Cent dix ans plus tard, elles restent les plus belles chambres de l'hôpital psychiatrique de Malévoz, les seules qui ont une salle de bain dans chaque chambre, un salon avec une cheminée et piano à chaque étage.

Par la suite, la famille Repond vend son établissement à l'État du Valais, qui en fait un hôpital psychiatrique. Nous sommes ici dans la cour du pavillon du Torrent. Ce bâtiment a été construit durant la première guerre mondiale comme son frère jumeau des Châtaigniers. Ils rappellent l'institution totalitaire. Il y avait des barreaux aux fenêtres. Si le Muguex est un asile hospitalier, le Torrent est l'endroit indiqué pour enfermer les incurables. Vous le constatez : il suffit de mettre une grille à l'entrée et nous sommes reclus dans cette cour qui rappelle dévotement le cloître d'un couvent. Une cour construite à contre-pente d'ailleurs, ce qui est une aberration par rapport à l'architecture vernaculaire valaisanne. Lorsqu'on construit en montagne, la maison est bâtie le plus près possible de la pente pour dégager des espaces à l'avant, pour faire de la place à la lumière. Ici, vous avez une ouverture sur une pente orientée à l'ouest, relativement humide et, chose curieuse, par le jeu de la réverbération des sons portés par les toits, on a l'impression d'être au bord d'une autoroute alors que nous sommes relativement éloignés de la circulation.

Aventure sonore à travers le dédale de la psychiatrie

La clé

L'histoire du site peut se lire à travers l'histoire des sons. Nous avons tenté l'expérience tout à l'heure avec Jean-Luc Rieder d'Espace 2. Après les grincements de la roue à crémaillère, il a saisi le chant d'un trousseau de clés qu'on agite. Autant le train rappelle la fièvre hôtelière de 1900, autant la clé est le stéréotype de la prison et par analogie de l'hôpital psychiatrique. Pendant des années, on ne savait pas traiter le trouble psychique. Les patients étaient enfermés dans leur folie et cette folie était enfermée ici ; enfermement au carré. Le trousseau de clés est le symbole du dispositif totalitaire, symbole de puissance et d'impuissance, symbole de souffrance aussi. Celle qui est provoquée par la maladie psychique et celle qui vient de la mise à l'écart.

On a retiré les aliénés de la société en disant qu'ils perturbaient la vie quotidienne de leurs concitoyens, mais également pour les protéger d'une société source de souffrance. Le mur de l'asile peut être assimilé au couperet qui sanctionne l'écart à la norme mais, ne l'oublions pas, il peut également être protecteur. L'hôpital psychiatrique a été pour beaucoup, un asile hospitalier, une île où vivre sa singularité. La psychiatrie n'a jamais complètement réglé ce paradoxe du mur qui enferme et qui libère : images et sons contradictoires associés au trousseau, enfermé dedans/enfermé dehors, regard inquisiteur du maton ou regard maternant du soignant, infirmier ou ange gardien. Le trousseau ouvre aussi, il donne la clé du temple tandis que la psychiatrie, grâce aux apports psychanalytiques, se met à chercher la clé des songes.

Heureusement qu'est venue la grande remise en question de l'hôpital psychiatrique dans les années 1970, compagnon d'armes des militants pacifistes, tiers-mondistes, féministes, pour les droits à l'autodétermination des peuples, des femmes, des sexualités, de la folie... Le mouvement antipsychiatrique a démontré la violence du dispositif psychiatrique et l'horreur de l'enfermement. Elle suggère d'interpréter la folie comme une déviance créative susceptible d'être lue dans sa dimension sociologique ou spirituelle. S'inscrivant dans ce sillon, l'hôpital de Malévoz renonce peu à peu à l'enfermement, puis complètement dans les années 1980. C'est encore le seul hôpital public qui fonctionne sans moyens de contention, ni camisole de force, ni lien, ni clé aux portes. Ici on n'attache pas les patients, on s'attache à eux. Le seul lien possible est la relation, une relation de confiance qui ne peut s'instaurer par la contrainte.

Malévoz s'inscrit dans ce grand mouvement de déshospitalisation. Les résidents sont encouragés à quitter les lieux pour aller vivre proche de leur communauté. Dans les années 1960, il y avait 460 patients, 20 ans plus tard, ce nombre a été divisé par la moitié et 20 ans plus tard, encore une fois par la moitié. Aujourd'hui, il y a de la place pour 120 personnes. Ces changements de prise en charge libèrent de l'espace. De nombreux bâtiments ont été désaffectés. Ils ont été libérés par la psychiatrie mais n'ont pas trouvé de nouvelles affectations. L'hôpital de Malévoz a jeté les clés et les outils de la contention qui ont fait les riches heures du cinéma : plus de ceintures, de camisoles, de chambres capitonnées. Les patients sont libres d'aller et de venir comme bon leur semble et c'est pour cette raison que la plupart des locaux sont fermés à clé. Pour éviter que les personnes qui s'y promènent en toute liberté ne se perdent dans le labyrinthe des bâtiments abandonnés. Ceci est extraordinaire : hôpital ouvert, sans clé ni contrainte, mais à tout moment, je dois ouvrir des portes qui mènent à des espaces à l'abandon.

La cloche de la chapelle

J'ai également conduit Jean-Marc Rieder à la morgue. Il a saisi le son des pas qui raisonnent sur un carrelage glacé. Témoin d'un autrefois perdu. Lorsque les gens résidaient à l'hôpital. Ils y entraient pour vivre et pour y mourir. Il fallait une morgue. Évidemment. Les corps des patients y étaient exposés avant d'être enterrés. La pièce contigüe à la morgue vibre particulièrement : c'est une salle d'autopsie. Parce qu'au début de la psychiatrie, on rêvait de pouvoir retrouver dans le cerveau la forme physique de la folie, la preuve sachant que certaines sources de la folie ont des origines biologiques comme la syphilis ou certaines tumeurs. Aujourd'hui encore, des examens médicaux approfondis sont nécessaires pour éliminer les causes physiques d'un tableau clinique et pour les traiter. Bref, on a procédé à des autopsies durant de nombreuses années. Cet espace est désaffecté, lui aussi, en attendant une éventuelle réaffectation. Ma collègue propose de créer dans cet entresol sous la chapelle un espace psychanalytique sauvage, un quant à soi, qu'on appellerait « auto psy ».

Au dessus de la morgue, la chapelle érigée en 1928. Il y avait ici, une communauté religieuse, comme dans tous les hôpitaux. Des sœurs résidaient là et soignaient les patients sans compter. En 1948, le peintre Albert Chavaz orne le chœur d'une fresque de jeunesse représentant Sainte Dymphna. De toutes choses entendues, le son de la cloche est sans doute le seul qui subsiste comme il devait être. Les aspirateurs, les moteurs des voitures, les sonneries de téléphone et les bips produits aujourd'hui n'ont plus grand-chose à faire avec ceux d'autrefois. Toute cette présence de la machinerie électrique signale de manière sonore la société technologique et le contrôle comptable, le bip et l'imprimante. Impassible à ces changements, la cloche de la chapelle a gardé son son et sa fonction : appeler les patients et les gens de l'environ à se recueillir ou à venir à la messe. Quelque chose pourtant change sous les aspects de l'immuable. Autrefois, le Valais déversait son trop plein démographique et la production de son séminaire sur les terres défrichées et colonisées par les Français et les Belges. Aujourd'hui, les paroissiens se font rares et les vocations peu nombreuses. Un prêtre d'origine africaine évangélise notre vieille terre catholique, c'est lui qui dit la parole et chante la messe : autre temps, autre voix. Les flux de la pastorale chrétienne se sont inversés.

La rumeur de la ville

Malévoz est un plateau surélevé. En contrebas : la rumeur de la ville. On ne perd jamais le contact visuel et sonore avec la cité. La personne hospitalisée peut ainsi se sentir reliée, être en contact.

C'est une chance. Beaucoup d'espaces psychiatriques sont clos, beaucoup sont fermés, coupés ou éloignés de la vie extérieure. Pas Malévoz, le parc est un jardin public. C'est d'ailleurs, le plus grand parc public du canton et un raccourci. De nombreux habitants, les jeunes sur le chemin de l'école traversent le parc. Quelle métaphore magnifique : pour gagner du temps, il faut aller tout droit et se perdre dans les sentiers de la psychiatrie. Il n'y a pas de frontière précise, sauf celle que la pente impose, murs de soutènement et voie du chemin de fer. Sans cela, on ne sait pas vraiment où commence et où finit le parc parce qu'on ne sait pas où commence la normalité et la folie. Juste en bas, il y a un bistrot qui ne fait pas partie de l'hôpital. Quoique. La cité participe ainsi à la trame sonore du lieu, sur laquelle vient s'inscrire les petites notes produites par le parc, chant des oiseaux, souffle dans les arbres, châtaignes qui chutent à l'automne et les sons de l'activité des innombrables machines à explosion ou électriques, les hommes, les cris et le chuchotement.

La cafète

Après la rumeur de la ville, nous avons enregistré les bruits de la cafétéria. Ceux-ci sont la réponse donnée par l'hôpital psychiatrique de Malévoz à la question soulevée par le mouvement antipsychiatrique. Certains penseurs italiens avaient poussé très loin la révolte : « l'hôpital psychiatrique rend fou, l'hôpital psychiatrique est une institution délirante. L'hôpital est iatrogène par essence, pas par accident. » Ils ont rejeté l'hôpital, fermé les hospices et jeté le bébé avec l'eau de son bain. Des personnes ont été laissées sans soin dans la rue ou rendues à leur famille sans consignes ni projets. La direction de cet hôpital a été très sensible aux critiques de l'antipsychiatrique mais également à l'intérêt supérieur des patients. Elle a accepté de rejeter une certaine forme d'hôpital, notamment les dérives de la toute-puissance du médecin, pour tenter une approche qui soit plus démocratique. Il faut accepter que les patients cherchent le soutien de la médecine, sans renoncer à leur libre arbitre. Patients et soignants sont tout deux des personnes responsables qui peuvent décider ensemble des traitements, en toute transparence. Il fut ainsi, il y avait un temps pour cela, des heures comme ça, tous les matins, de grandes discussions... Certains patients en connaissent autant sur la psyché, la souffrance et l'effet du médicament que des médecins qui n'en ont pas fait l'expérience et qui, de plus, débutent. Soignant et soignés sont des alliés. S'ils ne forment pas une vraie communauté de destin, ils peuvent tout de même créer une alliance thérapeutique, d'où le rapport de force serait banni. Pour ce faire le médecin doit descendre de son piédestal et proclamer que l'hôpital ne guérit pas, la psychiatrie soigne et accompagne, ce qui est déjà beaucoup. Pour manifester cette révolution, les médecins et le personnel soignant de l'hôpital de Malévoz jettent les blouses. Ce signal s'accompagne d'un geste architectural : on construit une cafétéria communautaire. En 1968 ! Une cafétéria publique, ouverte sur la ville. Un espace partagé par les membres du personnel, soignant, médical, ceux qui entretiennent les bâtiments (le service technique, le service hôtelier) ouverte aux patients, à leur famille, aux proches, ouvert aux voisins et aux curieux. Ce fut une petite révolution qui dure et dont nous avons saisi le chant à l'heure du repas, avec Jean-Luc Rieder.

L'atelier

Certains bâtiments se retrouvent en double, absolument identiques, ce qui complique la vie des personnes qui ont de la difficulté à s'orienter dans l'espace, à retrouver leur place. Et pour ajouter un peu de déraison, la plupart des pavillons ont des orthographes fantaisistes qui désorientent, par exemple le *Muguex* et le *Rocheys*. Cet hôpital rend fou, il entretient les confusions sémiotiques. Les soignants ont laissé les blouses blanches et vous en voyez partout. Là aussi, les signes se

confondent, les personnes en uniforme sont membres de l'équipe hôtelière. Ceux et celles qui prennent soin de l'hôpital portent la tunique des soignants.

L'atelier du Raccot est symptomatique de l'évolution sur un siècle de la psychiatrie. Dans les années 1900, il fallait occuper les patients pour éviter qu'ils ne tombent dans la mélancolie. On leur confiait des tâches en lien avec l'économie agricole, ils travaillaient aux champs, au jardin, ils fabriquaient des paniers pour la cueillette des fraises, des asperges. Ils entretenaient les bâtiments, les jardins, ils ont construit les passages, les escaliers, les murets.

Les responsables cherchaient des occupations pour tuer le long hiver. En 1963, on a construit un atelier appelé Raccot, du nom du ruisseau qui traverse le site en sous-terrain. Les patients y passèrent des journées sans fin à séparer l'ergot du seigle ou du blé pour l'industrie pharmaceutique. (Pour fabriquer du LSD ? Ce serait plus que cocasse). Lorsqu'il n'y avait plus assez de travail – un infirmier me l'a confessé – il mélangeait le champignon parasite et les bons grains qui avaient été patiemment séparés durant la journée. Dans Asile, Ervin Goffman explique que les institutions totalitaires dénaturent le travail en le détachant de sa fonction, du revenu et des rapports marchands. Cela a permis les enluminures et la dentelle, mais également des rapports d'esclavage, les casseurs de cailloux devenus synonymes du bagne. Dans une autre version, le travail sert d'occupation, alors le soir – autre exemple véridique – on détricote les chaussettes réalisées dans la journée, on rembobine le fil, enroule les pelotes de laine, on mélange le bon grain et l'ivraie, comme si on pouvait sans risque remonter le temps.

Peu à peu en ville de Monthey, l'industrie chimique remplace l'agriculture. Pendant des années, dans la halle du Raccot est conditionné l'Araldite, une colle à deux composants fabriquée à Monthey par les usines Ciba. Durant plus de trente ans, des patients psychiatriques ont mis en boîte la chose : le tube rouge, le tube bleu, la petite spatule et la plaque de plastique pour le mélange, le prospectus avec les mises en garde, en chinois pour le marché chinois, en espagnol, pour le marché espagnol... Imaginez ce travail répétitif, silencieux.

Et puis, dans une seconde période, le Raccot est transformé en un atelier de production, avec de la construction métallique ou la production de meubles. Soudainement, vous entendez hurler les perceuses, les scieuses, les raboteuses et vous grincez des dents en vous cachant les oreilles. Tout à l'heure, avec Jean-Luc Rieder, nous sommes allés à l'atelier vide du Raccot. Il a enregistré nos pas qui marchaient dans le silence.

L'hôpital comme un grand corps malade

La possibilité d'une plateforme

Qu'est-ce que l'hôpital aujourd'hui ? D'où vient-il et qu'est-il devenu ? Hospice du Moyen-âge, asile du temps moderne, machine à guérir. Est-ce encore un hôpital ou déjà un navire de guerre ? Conflits entre hôpitaux, patrons qui s'arrachent les meilleurs chefs, les meilleurs chirurgiens, vocable militaire utilisé par les instances dirigeantes : avantages stratégiques, opportunités, cibles, fenêtres de tir... L'hôpital est une machine de guerre avec des armateurs et des équipes qui se mutinent parfois. Quant au système de santé, il est une usine à gaz illisible, à la prétention sans limite qui revendique et impose son monopole radical. La rationalité marchande qui sous tend le modèle est impressionnante. Pour réaliser des économies d'échelle, la pensée comptable supprime les fonctions de service qu'elle considère comme des annexes superflues. Les lingères

ont disparu, les maîtres socioprofessionnels, le maître de sport, l'aumônier aussi. Le jardinier a failli connaître le même sort, et je ne donne pas cher de la présence à long terme de l'équipe technique (maçon, menuisier, peintre, plombier, et électricien). Il n'y a presque plus personne à la messe, plus d'ateliers, plus d'activités sportives sur le terrain de tennis. Les sons contingents ont cessé d'être produits, musiques des moteurs, grincements de roues, cris des machines et des ouvriers. En externalisant de nombreuses activités, l'hôpital a perdu un peu de sa substance sociale et a laissé se déliter des liens qui le reliaient à la ville. Économie de bouts de chandelle. C'est ainsi que la logique comptable qui nous pourrit la vie à tous a contaminé les soins. L'hôpital est mesuré à sa performance. Chaque soir, les infirmiers alimentent la machine de chiffres. Ils remplissent de petites cases.

Aujourd'hui, la durée moyenne de séjour est de moins de trois semaines. Il y a 120 lits et plus de 1 500 hospitalisations. Ce taux de remplissage qui approche les 90 % fait rêver nos voisins hôteliers. Dans ce modèle, la vie des soignés se calque sur la vie des soignants qui est contractuel. Les soins rythment le quotidien : entrée/bonjour, départ/adieu ou au revoir. Modèle qui repose sur une prise en charge avancée, en ville où se passe l'essentiel de l'activité. L'hôpital se concentre sur les urgences, la crise, la phase aigüe. Les patients retournent, le plus vite possible, à leur famille, à leur emploi à la solitude mortifère aussi. Les unités de soin ne sont plus des lieux de vie, mais des plateaux techniques, une interface, un nœud de transport public, une halte dans la marche, la course au succès.

Du village au lotissement ?

L'hôpital ne cesse de se transformer, les sons ne cessent d'évoluer. Le grand mouvement de déshospitalisation est un bienfait, même s'il a détruit au passage la vie communautaire qui était l'œuvre conjointe des religieuses, des divers employés et des patients. Ensemble, ils formaient une communauté de vie et de destin sur le site de Malévoz. En abandonnant la vie communautaire, l'hôpital a perdu le contact avec les rythmes sociaux qui scandaient le temps. Si le mouvement se poursuit, les relations possibles sur le site se réduiront au lien des patients avec les soignants et l'équipe hôtelière.

Plus personne n'habite ici. Malévoz n'est plus un village, c'est un lotissement de six pavillons, six unités de soin. La vie s'est rétractée dans les unités qui sont comme autant de maisons posées dans un parc, reliées entre elle par un labyrinthe de routes et de chemins. Ce qui s'y passe, dans le colloque singulier entre le patient et le soignant, demeure mystérieux à celui qui regarde les façades.

Je suis à l'extérieur, je me promène dans le site, envahi par les espaces indéterminés. L'histoire du lieu se perd dans le silence comme un livre dont l'encre s'efface. Malévoz, c'est Ballenberg, pour ceux qui connaissent ce musée de la construction rurale dans le canton de Berne. Le site rappelle dans ses formes une psychiatrie qui a disparu, qui s'est matérialisée en constructions et reconstructions, puisant ses sources aussi bien dans l'esthétique alsacienne, le chalet en bois vernaculaire, la chapelle, la cafétéria, la salle de sport, la halle industrielle, le couvent et la caserne, l'hôtel.

La psychiatrie d'aujourd'hui n'a plus besoin dans son fonctionnement des bâtiments au fondement de la vie communautaire. Et c'est tant mieux. Il faut cependant accepter le constat du vide et observer le silence qui s'en dégage pour comprendre que certains patients peuvent

se sentir à leur tour abandonnés comme les bâtiments vidés de leur substance, sans fonctions, comme échoués. Les espaces indéterminés contribuent à diffuser un sentiment d'être à la marge, le sentiment d'être inutile. De plus, les soins n'occupent qu'une partie de l'espace et une parcelle du temps du patient. La journée du malade est morcelée, elle alterne des rencontres avec l'équipe médico-soignante et de longs moments pauvres de sens et riches de désespoir. La psychiatrie, qui a due être optimisée par la gestion des ressources, a appauvri les liens sociaux des patients et réduit la vie culturelle. L'esprit du lieu est teinté à la mélancolie.

Des artistes pour prendre soin de l'hôpital de Malévoz

Bilan paradoxal. Une forme d'hospitalité a été détruite en voulant rendre la psychiatrie plus communautaire et mieux intégrée à la cité. Poussée à bout, cette logique rend le séjour délétère donc inutile. L'hôpital pourrait rejoindre la ville et s'y dissoudre. Il ne s'agit donc pas de recréer la communauté psychiatrique qui, quelqu'en soit la nostalgie, reste un modèle totalitaire et une mise à ban. Une autre voie est possible pour réenchanter le site, pour rétablir les connexions. L'objectif est de faire de ce village fantôme un quartier vivant de la ville de Monthey. Pour cela il faut amener un surplus d'âme, réintroduire les rythmes sociaux, les rythmes festifs, la respiration. La fête de Noël se célébrait le 21 décembre, le nouvel an le 4 janvier quand le personnel est de retour de vacances. Revenir au réel, c'est réintégrer la vérité. On va fêter la Saint-Nicolas le 6 décembre, les rois le 6 janvier. Et si ça tombe un dimanche, on fêtera les rois le dimanche. Il faut remettre des rythmes à leur place comme on ajuste une horloge. Nous avons aussi créé une fête à nous, la Sainte Dymphna, parce qu'il y a une fresque magnifique dans la chapelle qui raconte la vie et l'œuvre de cette princesse irlandaise célébrée le 15 mai dans le Nord de l'Europe.

Nous avons récupéré les espaces vides pour les réattribuer à quelques choses de positif. Dans le but affirmé d'amener un surplus d'âme, nous avons fait appel à des artistes. Nous avons pensé que Malévoz pouvait devenir pour l'art en construction un asile hospitalier. L'accueil d'artistes sur le site vise à réparer le site de Malévoz à quatre niveaux.

Les espaces abandonnés sont de nouveaux occupés et vivants. Il y a de la lumière le soir au pavillon du Torrent. Cela ne s'était pas vu depuis 11 ans ! On entend des comédiens ou de la musique à l'atelier du Raccot. La Buanderie, qui était une verrière au milieu du parc, est devenue notre grain de beauté. Ce qui était honteux fait notre fierté. Les expos sont un peu notre grain de folie à nous.

Le signal donné aux patients est un message positif : des artistes de divers origines, de diverses disciplines veulent venir en séjour à Malévoz car on y est bien. Eux aussi peuvent s'y ressourcer.

Ce message est porté plus loin par les artistes et les visiteurs, près de 2 000 personnes l'an passé. Et le mouvement peut aller en augmentant. Ces deux mille personnes ont fait l'expérience de l'ouverture de l'hôpital. Ils en parlent autour d'eux. Cela contribue à l'ouverture de la cité sur l'hôpital.

Les patients ont la possibilité d'entrer en relation avec des artistes, ils peuvent voir le travail se faire, ils peuvent collaborer aux œuvres et bien sûr assister à des spectacles ou visiter des expositions de qualité. Il suffit de vérifier l'étonnement généralisé lorsqu'une patiente a décidé d'acheter une œuvre d'art qui valait plusieurs milliers de francs. Il ne s'agissait plus d'art brut ou d'art thérapie ou de l'expo complaisante de travaux réalisés dans des ateliers, mais bel et bien de l'action d'une patiente qui est d'abord et avant tout une citoyenne.

Nous avons déniché un petit trésor. Il restait des économies que les patients avaient patiemment mis de côté, centimes par centimes lorsqu'ils travaillaient pour l'industrie chimique. On a touché au « Fonds de la colle ». Le pécule épargné par les patients a permis de transformer la halle industrielle en atelier théâtre. Le travail patient des résidents d'autrefois permet le travail des artistes d'aujourd'hui.

La direction de l'hôpital de Malévoz a été d'accord de prendre ce risque parce qu'elle est convaincue que l'attention à la souffrance doit prendre en compte le rapport du lieu à la cité. La personne qui souffre de troubles psychiques a une place légitime au sein de la communauté humaine. Il faut que l'espace de soin y soit également. Pour soigner, il faut prendre soin de l'hôpital, dans son histoire, ses lieux, ses espaces réels et imaginaires. Il faut que l'espace de l'hôpital soit intégré et colonisé par la ville. L'ouverture de l'hôpital vers la ville a été un succès. Il s'agit aujourd'hui d'inverser le flux. La ville doit venir s'y installer. Les cris et les chuchotements de la psychiatrie doivent participer à la rumeur de la cité. Et vice versa.